

# CULTURE/ARTS

## «Talismans», l'empathie des fétiches intimes

**La fondation Gulbenkian présente une série d'œuvres dotées d'une forte charge émotionnelle.**

La fréquentation des œuvres peut-elle consoler des peines et des maux qu'on endure? Panser les plaies, apaiser les tourments de l'âme? A force de ne contempler l'art pour lui-même et que pour lui-même, on a perdu de vue la possibilité de son usage thérapeutique ou, du moins, si ce terme est trop clinique, la possibilité de croire à son rôle de protecteur et de réparateur débordant d'empathie pour celui qui veut bien le considérer ainsi. «Talismans», à la fondation Gulbenkian, ne

craint pas de caresser ce rêve-là, de réactiver cette puissance magique et magnétique. Ce qui en fait une exposition spirituelle et sentimentale – qui n'hésite pas à remplacer les cartels habituels par des poèmes en vers libres de Tarek Lakhrissi.

**Rondeur.** «Talismans» s'ouvre dans une pénombre bleutée où brille un scarabée égyptien en faïence turquoise datant du VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., seule véritable amulette présentée mais qui suffit à faire comprendre comment les autres pièces sont censées opérer aux yeux de leurs auteurs: comme des fétiches dont le simple contact, la seule présence suffit à rassurer le spectateur ou bien leur destinataire de choix. Les télégrammes ou

cartes postales qu'envoia On Kawara à ses proches pour les informer qu'il était toujours en vie (*I'm Still Alive*) – comme s'il y croyait à peine lui-même – trouvent ainsi leur place aux côtés des *Tambours* apotropaiques que Marion Laval-Jeantet, du duo Art Orienté Objet, brode «dans les moments de grande émotion» à destination parfois «de personnes en souffrance qui me les ont ramenés quand ils ont jugés que la guérison avait eu lieu». Ces tambours à la rondeur douillette s'ornent de petits motifs bariolés, de figurines primitives ou enfantines et se tiennent donc dans la forme et le format des autres pièces de l'expo. Rien de trop tapageur ni de trop spectaculaire. Un talisman se niche plutôt au fond de la poche et fuit la lu-



*The Universe in a Cup*, 2017, de Pedro Barateiro. PHOTO GUILLAUME PAZAT

mière qui risquerait d'amoindrir son rayonnement magique.

De même, les petites feuilles colorées qu'Isabelle Ferreira glisse dans un cadre rechignant à en occuper le centre. Elles tombent et s'accumulent dans un coin, composant ainsi une œuvre à l'abstraction timide, recroquevillée et attendrissante. *Repaired Broken Mirror*, miroir brisé suturé par Kader Attia au moyen de grosses agrafes en fil de fer, exhibe à la fois le geste de guérisseur de l'artiste en même temps qu'il le met en doute. Il fait ce qu'il peut (recoudre) mais ne peut tout effacer, les cicatrices

étant toujours dans l'œuvre d'Attia aussi bien intimes que collectives, privées que politiques, quand elles touchent aux conséquences de la colonisation.

**Vœu.** L'expo, en plusieurs endroits, ne s'interdit pas de retourner la vertu paisible du talisman en objet maléfique. A l'image des *quarters dollars* équipés par le duo Claire Fontaine d'une petite et discrète lame crochue qui fait de la menue monnaie une arme. A mettre en écho avec ce que les deux artistes rappellent dans leur texte au catalogue: «La magie apparaissait dès le XVII<sup>e</sup> siècle comme une

forme de travail illicite et un instrument pour obtenir ce qu'on voulait sans travail, ce qui revient à un refus du travail en acte. Et fit dire à Francis Bacon que la magie tue l'industrie.» De même, l'expo pourrait finalement formuler secrètement ce vœu: tuer le marché de l'art pour remettre au cœur des œuvres non pas leur valeur financière, mais leur charge affective.

JUDICAËL LAVRADOR

**TALISMANS. LE DÉSERT ENTRE NOUS N'EST QUE DU SABLE** Fondation Calouste Gulbenkian, 75007. Jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet.